

tumer à cette pensée, malgré les innombrables observations que j'avais faites là-dessus » (p. 246).

Ce n'est qu'en vertu de cette incompréhension de Dieu en ce qui touche l'homme vivant qu'il put advenir que Dieu lui-même se fit l'instigateur du complot ourdi contre Schreber, le traitât en imbécile et lui infligeât les épreuves les plus dures (p. 264). Schreber se soumit à une « *compulsion à penser* » des plus pénibles, afin d'échapper à cette condamnation : « Toutes les fois que ma pensée vient à s'arrêter, Dieu juge éteintes mes facultés spirituelles. Il considère que la destruction de ma raison, l'imbécillité attendue par lui, est survenue, et que de ce fait la possibilité de la retraite lui est donnée » (p. 206).

Dieu soulève, chez Schreber, une indignation particulière par son comportement en ce qui concerne le besoin d'évacuer ou de ch... Ce passage est si caractéristique que je le cite intégralement. Pour qu'il puisse être bien compris, je commencerai par dire que les miracles aussi bien que les voix émanent de Dieu, c'est-à-dire des rayons divins.

« Vu la signification caractéristique de la question susmentionnée : *Pourquoi ne chi...-vous donc pas ?* je dois lui consacrer encore quelques remarques, quelque indécent que soit le thème que je suis par là obligé d'aborder. Comme tout ce qui est de mon corps, le besoin d'évacuer les matières est en effet provoqué par des miracles. Cela a lieu de la sorte : les matières sont poussées en avant, parfois aussi en arrière, dans l'intestin, et lorsqu'il n'en reste plus assez — l'évacuation étant achevée — l'orifice anal est barbouillé avec le peu qui demeure du contenu intestinal. Il s'agit ici d'un miracle du dieu supérieur, miracle qui se répète plusieurs douzaines de fois par jour. A ceci se rattache l'idée, presque inconcevable pour l'homme, idée découlant de l'incompréhension totale qu'a Dieu de l'homme vivant en tant qu'organisme, que *chi...* est pour ainsi dire la chose ultime, c'est-à-dire que, en *miraculant* le besoin de chi..., l'objectif de la destruction de la raison est atteint et donnée la possibilité d'une retraite définitive des rayons divins. Ainsi qu'il me paraît, il faut, pour comprendre à fond l'origine de cette idée, songer à l'existence d'un malentendu relatif à la signification symbolique de l'acte de l'évacuation des matières : celui qui est parvenu à se mettre en un rapport tel que le mien avec les rayons divins a pour ainsi dire le droit de chi... sur le monde entier

» Toute la perfidie (1) de la politique dirigée contre moi éclate là-dedans. Presque chaque fois où le besoin d'évacuer m'est *miraculé*, on envoie, en excitant les nerfs de la personne en question, une personne de mon entourage au cabinet, afin de m'empêcher de déféquer; ceci est un phénomène que j'ai observé, depuis des années, un si incalculable nombre (des milliers) de fois, et si régulièrement, que toute idée de hasard est exclue. A moi-même il est répondu à la question : *Pourquoi ne ch...-vous donc pas ?* par la fameuse réponse : *Parce que je suis bête ou quelque chose comme ça*. La plume se refuse à transcrire cette formidable stupidité, à savoir que Dieu, dans son aveuglement, basé sur sa méconnaissance de la nature humaine, puisse réellement aller jusqu'à admettre qu'il existe un homme incapable d'une chose que n'importe quel animal sait faire : un homme, par bêtise, incapable de ch...

» Si j'arrive, quand j'éprouve un besoin, à déféquer réellement — et je me sers pour cela généralement d'un seau, trouvant le cabinet presque toujours occupé — cette défécation est chaque fois accompagnée d'une éclosion extrêmement intense de la *volupté d'âme*. La délivrance de la pression qu'exercent les matières sur l'intestin cause en effet un plaisir intense aux *nerfs de volupté*; la même chose se produit aussi lorsque je pisse. C'est la raison pour laquelle, et ceci toujours sans exception, au moment de la défécation ou de la miction, tous les rayons ont été réunis; et c'est pour la même raison que, toutes les fois où je m'appête à accomplir ces fonctions naturelles, l'on cherche, bien que le plus souvent en vain, à me *démiraculer* le besoin de déféquer et de pisser (2) » (p. 225).

L'étrange Dieu de Schreber n'est pas non plus capable de tirer des leçons de l'expérience : « Tirer une leçon pour l'avenir de l'expérience ainsi acquise semble, grâce à quelque particularité inhérente à l'essence de Dieu, impossible » (p. 186). Dieu peut par suite reproduire pendant des années les mêmes types d'épreuves pénibles, les mêmes miracles et les mêmes manifestations par des voix, sans aucun chan-

(1) Une note s'efforce ici d'atténuer la dureté du mot de perfidie : Schreber y renvoie à une des justifications de Dieu que nous mentionnerons plus bas.

(2) Cet aveu du plaisir lié aux excréments, plaisir que nous avons trouvé être une des composantes autoérotiques de la sexualité infantile, est à rapprocher de ce que dit le petit Hans dans : *l'Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans*. (Voir ici même p. 187).